

Quant à *Igeddas* du *Moniteur de l'Algérie*, je ne sais même pas en quoi il se rattache à la question. Éclairez-moi là-dessus, s'il y a lieu et je ferai un post-scriptum à cette lettre.

Tout à vous,

A. BERBRUGGER.

---

### HISTOIRE D'UN CHAPITEAU DE RUSGUNIA.

Du temps des Romains, les bords de la baie d'Alger étaient bien autrement peuplés et animés que sous la domination turque et même de nos jours : d'abord, deux villes importantes se miraient dans ses ondes, aux extrémités de la courbe gracieuse qu'elle décrit sur le littoral africain ; et des fermes opulentes et de fastueuses villas étaient répandues en grand nombre sur le terrain qui les séparait. Pour qui veut bien prendre la peine d'y regarder, les traces de ces constructions intermédiaires sont encore visibles sur le sol, et permettent de constater que ce que nous disons ici n'est pas du domaine de l'archéologie romanesque et fantastique, comme il s'en fait parfois à propos de notre Mauritanie.

Quant aux deux villes, c'étaient *Icosium*, dont Alger occupe aujourd'hui l'emplacement ; puis, en regard, au plein est, *Rusgunia* qui offre encore, entre l'Hamise (Khemis) et le cap Matifou, quelques faibles vestiges de ce qu'elle fut jadis. Car, les Turcs d'Alger l'ont traitée pendant trois siècles comme une simple carrière où ils allaient prendre des matériaux tout taillés pour leurs constructions publiques ; et la colonisation européenne, marchant sur leurs traces, sous ce rapport, ne tardera guère à lui donner le coup de grâce.

En attendant que l'on arrive à dire de *Rusgunia* — comme d'une autre cité plus fameuse, mais avec plus de vérité — *Etiam periere ruinae*, nous allons entretenir nos lecteurs d'une antiquité assez intéressante qui en provient et qui, après avoir été conservée pendant plus de soixante ans, dans une famille musulmane, a fini par aboutir à notre Musée. Et, cependant, le propriétaire paraissait y tenir beaucoup — ce qui causera quelque surprise quand on

saura de quoi il s'agit; — mais, la misère le poussant, il en est venu à conclure comme le coq de la fable :

..... le moindre grain de mil

Ferait bien mieux mon affaire.

Pour ne pas tenir davantage le lecteur en suspens, disons, sans plus d'ambages, qu'il s'agit ici de la partie supérieure d'un chapiteau de pilastre antique, d'un simple chapiteau — et brisé à sa base, encore ! — Mais ce chapiteau est gros d'énigmes, ainsi qu'on va le voir.

Ses dimensions sont : hauteur, 0<sup>m</sup> 20 c. ; largeur au tailloir, 0<sup>m</sup> 44 c. et 0<sup>m</sup> 20 c. à la base ; épaisseur, 0<sup>m</sup> 20 c.

Dans sa forme générale, il représente une doucine, d'où s'enlève en relief, à la face antérieure, une assez large baguette plate, laquelle forme une sorte de cadre et se termine, par le haut, en deux volutes ovales qui rappellent l'ordre ionique. Au centre de l'espace de lozange circonscrit par ce cadre, on voit une croix latine, également en relief, ainsi qu'un *dextrochère* et un *sinistrochère*, entre lesquels elle est comme tenue. On sait que l'iconographie chrétienne a emprunté au blason ces expressions techniques, un peu rudes à l'oreille, pour désigner un *bras droit* et un *bras gauche* représentés isolément.

A la face supérieure de notre chapiteau, on trouve deux entailles ou mortaises pratiquées pour faciliter le scellement qui le fixait à la paroi devant laquelle s'élevait le pilastre auquel il appartenait.

Dans le grand axe du cadre, se dresse une croix latine dont le sommet, inférieur d'un tiers aux branches, la constitue un intermédiaire entre la croix en *tau*, à laquelle le sommet manque entièrement, et la croix latine ordinaire dont le sommet égale les branches.

Devant cette croix, passe le *sinistrochère*, ou bras gauche, qui est nu et paraît sortir d'un nuage tangent au côté gauche du cadre, par rapport au spectateur. Nous disons *nuage* pour rester dans les données habituelles de l'iconographie chrétienne ; car, autrement, on pourrait n'y voir qu'une *manche retroussée*.

Dans l'hypothèse à laquelle nous nous arrêtons, ce bras sortant de la nue (c'est une main seulement, dans la plupart des cas) représente *Jehovah* ou Dieu le père. Comme les doigts sont ouverts et même écartés, c'est la main *donatrice*, celle qui laisse échapper

de chaque doigt les rayons de la grâce divine, rayons qui, pourtant, n'ont pas été figurés sur notre chapiteau, comme on le voit sur d'autres représentations analogues. Pour terminer ce qui concerne ce bras gauche, disons que le pli de la saignée est juste devant le montant de la croix.

Le dextrochère, *issant* du côté opposé du cadre, passe derrière le montant de la croix. Il est recouvert d'une manche qui commence au niveau du poignet. La main qui le termine est trop fruste pour que l'on puisse affirmer qu'elle soit tout-à-fait semblable à l'autre, bien que cela paraisse assez probable; peut-être est-ce une main *bénissante* et est-elle destinée à symboliser la deuxième personne de la Trinité.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas remarquer que les deux bras sont placés de façon à figurer le X, ou *chi* des Grecs, et que, avec la croix, ils constituent un chrisme, ou monogramme du Christ, auquel il ne manque que le *rho*. Mais il y a des exemples de ces chrismes incomplets.

On se demande sans doute — ce que nous avons fait nous-même — comment un emblème aussi évidemment chrétien a pu être recueilli par un musulman et conservé si longtemps dans sa famille. Quant à nous, il nous a semblé que l'indigène qui apporta ce chapiteau de Matifou devait être un de ces renégats *forcés*, comme il y en a toujours eu beaucoup ici et qui restaient chrétiens dans le fond du cœur. La pierre une fois introduite par lui dans sa maison y sera restée après sa mort, par suite de quelque idée superstitieuse qui s'y était rattachée. Le regret que le propriétaire actuel a eu à s'en séparer donne de la probabilité à cette version. Il faut noter, d'ailleurs, qu'il y a des exemples assez nombreux de croix placées en évidence tout près de localités habitées par des musulmans ou même dans leurs propres demeures et qui cependant n'ont jamais été mutilées par eux, par pure apathie, sans doute.

Ces considérations aideront le lecteur à comprendre comment le chapiteau chrétien dont nous venons de nous occuper a pu demeurer si longtemps intact dans ses attributs essentiels.

A. BERBRUGGER.